

éclata contre le ministère, et le prince des Asturies fut proclamé roi, sous le nom de Ferdinand VII, à la place de son père : c'était tout ce que demandait Napoléon.

Il était à Saint-Cloud lorsqu'il apprit ces événements et la capitulation de Baylen par le général Dupont. Il en fut affligé autant qu'indigné, et résolut d'aller lui-même, en Espagne, se placer à la tête de ses armées pour la soumettre. Madrid avait été évacuée par les troupes françaises, et Joseph Bonaparte s'était retiré à Burgos pour y attendre des secours de son frère. A la nouvelle de cet événement, Napoléon avait jugé parfaitement de la gravité des circonstances ; son intention était de frapper l'Espagne de terreur par un de ces coups qu'il savait porter si à propos. La garde impériale traversa la France en poste, et lui-même, franchissant les Pyrénées, s'avança à pas de géant, en refoulant devant lui tout ce qui s'opposait à son passage. A Somo-Sierra, l'ennemi s'était retranché sur la montagne ; mais, tandis que notre infanterie montait à droite et à gauche, les lanciers polonais escaladaient pour ainsi dire avec leurs chevaux une route percée en spirale, au milieu des balles et des quartiers de roches que l'ennemi faisait pleuvoir sur eux, et se précipitaient sur ces redoutes élevées par la nature, en sabrant les Espagnols, qui, épouvantés par tant d'audace, se retiraient en toute hâte sur Madrid. Napoléon les poursuivit, et arriva presque en même temps qu'eux aux portes de cette capitale. La résistance y avait été organisée. On se défendit longtemps avec opiniâtreté ; soldats et citoyens rivalisèrent de zèle et de courage. Une sorte de fureur patriotique animait les combattants ; le fanatisme poussait les Espagnols au martyre. Des moines, le crucifix d'une main, l'escopette de l'autre, donnaient eux-mêmes l'exemple ; mais tant d'héroïques efforts devaient être inutiles devant la bravoure et le sang-froid de nos bataillons. Les Espagnols succombèrent, et nos soldats, franchissant des monceaux de cadavres, enlevèrent la position du Retiro, après la lutte la plus acharnée dont l'histoire de nos guerres dans la Péninsule fasse mention. C'en était fait de la ville de Madrid sans Napoléon, qui fit proposer aux autorités locales une capitulation des malheurs, la destruction. Parmi les noms que l'empereur lut au bas de cette capitulation, il remarqua celui du marquis de Saint-Simon,

—Cet officier général est Français, dit-il au prince de Neuschâtel ; il a porté les armes contre sa patrie : qu'il soit arrêté, jugé et exécuté selon toute la rigueur de nos lois militaires. Je défends à qui que ce soit d'intercéder en sa faveur.

A un ordre si formel il n'y avait rien à répondre. Berthier se rendit chez le général Belliard, qui venait d'être nommé gouverneur de Madrid, et lui transmit l'ordre qu'il avait reçu. Belliard fit valoir quelques considérations en faveur du marquis ; il invoqua la capitulation qui avait été ratifiée ; le prince de Neuschâtel se borna à lui répondre d'un air consterné :  
—L'empereur le veut ainsi.

Il n'y avait plus qu'à obéir. A onze heures du soir, un conseil de guerre est convoqué, et M. de Saint-Simon, qui avait été amené à l'état-major, paraît bientôt devant ses juges. C'était un vieillard plus que septuagénaire ; sa figure était calme, son langage plein de dignité ; il ne lui avait fallu qu'un

instant pour se faire des amis de tous les officiers qui l'entouraient. Devant le conseil, le marquis ne chercha pas à disputer le reste d'une vie qui n'avait jamais démenti le beau nom qu'il portait, et il se borna à présenter à ses juges, comme justification du crime qui lui était imputé, le résumé de sa conduite politique.

Malgré la noblesse de son langage, le tribunal, pensant que M. de Saint-Simon, par le seul fait de sa radiation de la liste des émigrés, n'avait pu perdre la qualité de Français, même après son refus de prêter serment aux constitutions de l'empire, crut devoir lui faire l'application de la loi, et la peine de mort fut prononcée à l'unanimité. A cette nouvelle, la fermeté du marquis ne se démentit pas ; à voir sa belle figure et l'air abattu de ses juges, on eût dit que les rôles avaient changé.

Cependant mademoiselle de Saint-Simon, en apprenant l'arrestation de son père, était accourue à l'état-major pour savoir le motif de cette mesure sévère. Elle était assise au milieu d'officiers auxquels elle avait su commander le respect et l'intérêt. Ceux-ci lui prodiguaient des consolations et s'efforçaient de faire naître dans cette âme angélique un espoir qu'ils étaient loin de partager ; mais quand la condamnation de son père fut connue, quoiqu'on évitât de lui laisser pressentir ce triste dénouement, elle comprit aux figures attristées des officiers qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Elle allait les interroger, lorsque le général Belliard entra dans le salon pour demander l'aide-de-camp de service. Aussitôt mademoiselle de Saint-Simon s'élança vers lui, et lui saisissant le bras :

—Général, lui demande-t-elle d'une voix tremblante, où est mon père ? Qu'est-il devenu ? Quel crime peut-il avoir commis ? Menez-moi vers lui, je vous en conjure !

Belliard hésite à lui dire toute la vérité ; mais enfin, vaincu par les instances de la jeune fille, il lui répond, en cherchant à maîtriser l'émotion qu'il éprouve :

—Eh bien ! oui, mademoiselle, il faut vous l'avouer, M. de Saint-Simon vient d'être condamné pour avoir porté les armes contre l'armée française, contre sa patrie ; mais croyez-moi, tout espoir de le sauver n'est pas perdu.

—Ah ! monsieur, s'écrie-t-elle, en proie au plus violent désespoir, sauvez mon père ! sauvez-le, ou je meurs avec lui !

—Hélas ! ce que vous me demandez n'est pas en mon pouvoir. Cependant, dussé-je encourir toute la colère de l'empereur, je vous aiderai à obtenir la grâce de votre père. Malgré les ordres que j'ai reçus à son égard, je vais ordonner que l'exécution de l'arrêt soit suspendue ; mais il vous faut monter sur-le-champ en voiture avec un de mes officiers, et tâcher d'arriver jusqu'à l'empereur, qui doit passer la revue de sa garde à la pointe du jour. Partez, mademoiselle ; le ciel et votre piété filiale feront le reste.

Puis Belliard appelle un capitaine d'état-major :

M. Rastoul, lui dit-il, vous allez monter dans ma voiture avec mademoiselle de Saint-Simon ; vous vous rendrez à Chamartin, où la garde doit être en ce moment. Tuez mes chevaux, s'il le faut, mais faites en sorte d'arriver avant que l'empereur ait achevé son inspection. Il vous faudra percer jusqu'à lui, entendez-vous bien, pour que mademoiselle, que je confie à votre honneur, puisse lui parler. Allez, monsieur,